

RECONNAÎTRE LE FASCISME

Umberto ECO

Traduction de Myriem Bouzaher

Grasset, Paris, 2017/ 2010

Voici le texte de la conférence qu'Umberto ECO a prononcée le 25 avril 1995 à l'Université de Columbia (NY) pour le cinquantième anniversaire de la libération.

Rappelons qu'ECO est né en 1932, et que MUSSOLINI avait pris le pouvoir en Italie en 1922, soit dix ans plus tôt. Dans cette conférence, ECO nous rappelle qu'il a découvert en même temps les mots « libération » et « liberté »...

Aujourd'hui, cette lecture ne peut qu'être salutaire, même si, me semble-t-il, elle ouvre sur beaucoup de questionnements, en particulier en ce qui concerne ce qui a été vigoureusement refoulé et qui fait retour aujourd'hui tout autant vigoureusement.

Tout en écrivant qu'« *on peut affirmer sans crainte qu'il serait difficile de les /les gouvernements totalitaires/ voir revenir sous la même forme dans des circonstances historiques différentes* », ECO nous dit qu'« *on trouve toujours, derrière un régime et son idéologie, une façon de penser et de sentir, une série d'habitudes culturelles, une nébuleuse d'instincts obscurs et insondables.* » Et ce sont quatorze éléments de cette façon de penser qu'il recense ensuite, précisant qu'ils n'ont pas besoin d'être tous présents (d'où la diversité des situations) pour mener à la même chose, un régime fasciste. Si le premier est apparu en Italie, et s'il n'est pas possible de confondre fascisme italien, franquisme espagnol, *Estado Novo* portugais, et nazisme, il n'en reste pas moins que ces quatre manières de gouverner ont en commun leur antidémocratie. Les « démocraties » dites populaires n'en sont pas moins aussi des régimes totalitaires. Vouloir à tout prix séparer la peste du choléra semble aujourd'hui une question renouvelée : il ne s'agit plus de choisir entre internationale communiste (promettant un avenir radieux) et nationalismes fascistes (promettant un retour au paradis originel), mais entre internationale capitaliste et nationalismes fascistes.

À lire les critères de cet « Ur-fascisme », ce fascisme primitif et éternel, relevés par ECO, il est possible de se rendre compte que c'est en chacun de nous qu'il y a des embryons de tentation fasciste. Mais ce qui pose problème, c'est l'excès de ces « valeurs », devenues collectives et obligatoires (la tradition divinisée, le syncrétisme facile, le refus du modernisme, la valorisation de l'action, l'élitisme héroïque, la peur de l'inconnu, l'appartenance méprisante, le rejet des « intellectuels », etc.). Et surtout, par dessus tout, l'intolérance à la différence, d'idées, d'opinions, de cultures. On peut alors se rendre compte, que, à droite ou à gauche, le totalitarisme semble avoir de l'avenir.

Ce qui me manque dans toutes ces critiques, et dans celle d'ECO aussi, c'est une réelle défense de la démocratie qui, de mon point de vue, ne peut se valoriser que par ses défauts et non par des qualités bien trop abstraites et idéales pour être convaincantes. La démocratie, c'est une organisation qui autorise la division, qui encourage les désaccords, qui tolère les conflits et les oppositions. C'est donc un système plus « faible » que les régimes autoritaires, monolithiques où il n'y a qu'une seule tête, et une soi-disant volonté commune. Il y a quelque chose, pour le moins paradoxal, et pour le pire autodestructeur, à haïr le fascisme parce que c'est une idéologie de la haine, d'interdire son discours en défendant la liberté d'expression, à critiquer sa xénophobie sans pour autant proposer de solutions décentes d'accueil aux étrangers, de critiquer son populisme sans tenir compte de la montée des écarts entre les plus riches et les plus pauvres... Depuis 70 ans les horreurs du nazisme vaincu ont servi de justification à une absence d'(auto)critique des politiques menées. C'est peut-être par cela qu'il faudrait commencer, enfin. Crier au loup finit par mithridatiser contre la peur de l'animal.